

## Place Cliché

Jacques Godbout

---

Volume 23, numéro 6 (138), novembre–décembre 1981  
Hair la France?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Godbout, J. (1981). Place Cliché. *Liberté*, 23(6), 35–40.

## *Place Cliché*

JACQUES GODBOUT

Ma mère se nommait Hollywood. Mon père Saint-Germain-des-Prés. Les émotions fortes, le faste, l'aventure, l'exotisme, l'argent, la mort venaient de haute Californie. L'intelligence critique, l'ironie, la vivacité, l'art, la poésie, la gloire, la vie, habitaient Paris. C'est du moins ainsi qu'à seize ans m'apparaissait le Monde, en 1950, depuis la Côte-des-Neiges.

À l'ombre d'un Oratoire qui se voulait une copie du Sacré-Cœur, l'on trouvait en haut de la Côte une modeste librairie française\* et tout en bas un cinéma de quartier, le *Van Horne*, qui offrait des films américains en programme double. Je ne me demandais pas alors si ma culture, ma façon de manger, de m'habiller, si nos structures familiales et sociales, si les objets que nous consommions, si d'acheter dans les épiceries de Sam Steinberg, nous transformait en Français ou en Américains. Nous étions, cela pétait d'évidence, des Canadiens français, chantant Botrel et dansant sur des musiques de Glen Miller. Ah ! Le slow !

---

\* Il s'agit de la librairie *Au bon livre*, propriété d'André Dagenais.

Nous étions des Canadiens en toute géographie. Français puisque c'était notre langue. Catholiques aussi : le Centre du Monde se trouvait à Rome où le Saint-Siège assurait notre gouvernement. Le Christ notre monarque. Le pape son premier ministre. Un grand médium de masse (de messe), la Religion, envahissait tous les autres média pour s'en faire des amplificateurs de sons.

Pourtant il existait deux domaines de l'esprit que l'Église de Rome ne contrôlait pas tout à fait, ne pouvant que leur imposer une censure qui les rendait plus alléchants encore : le livre, l'écran.

C'est grâce à la littérature et au cinéma que j'ai pu vivre, respirer, nourrir mon imagination, meubler mon imaginaire, décentrer le monde catholique unanimiste, découvrir des valeurs humaines qui ne poussaient pas dans nos potagers.

À l'écran, des héros qui n'étaient pas des saints mouraient pour d'autres hommes dans des déserts jaunes parsemés de cactus. Les films de guerre nous laissaient entrevoir le bruit et la fureur, le son lointain du canon que nous n'aurions jamais autrement entendu tonner. La passion et l'amour s'épalaient en dimensions surhumaines dans des salles obscures fleurissant bon le pop-corn salé. Frissons sur mesure.

J'ai appris l'anglais au cinéma, j'y ai découvert des paysages étrangers et somptueux, j'ai accompagné Bob Hope, Hedy Lamar et Bing Crosby sur toutes les routes, j'ai assisté Humphrey Bogart dans ses moments difficiles, de Casablanca à Los Angeles. Mes premières images de Paris me furent même présentées par Gene Kelly sous la pluie. Plus tard il y aurait Jean Gabin, Bourvil, Fernandel, Morgan, Jouvet. Mais beaucoup trop tard.

En découvrant, à la même époque, en haut de la Côte-des-Neiges, les livres de Sartre, Prévert, Camus, Éluard ; en étudiant, en classe de Belles-Lettres, l'histoire de la littérature de Monsieur Calvet, en mémorisant des morceaux choisis ; en dévorant Baudelaire, Verlaine et Rimbaud ; en avalant dans le désordre des œuvres mineures, tout en me laissant happer par *la Condition humaine*, je me mis à concevoir une France mythique qui se relevait avec courage de la guerre. Cette France se délectait dans l'existentialisme dont la lucidité et le jazz me semblaient les plus profondes vertus. J'avais 16 ans.

Je ne connaissais de Paris, à cet âge, que quelques clichés dans la presse : l'Arc de Triomphe, de Gaulle descendant les Champs-Élysées, la tour Eiffel, un gendarme peut-être. J'imaginai, à partir des textes, une France qui n'avait jamais existé. Il le fallait bien ! Tous ces romans que je dévorais, tous ces mots dont je ne saisissais le sens que dans les dictionnaires ! On me racontait le bruit des pas sur le pavé, le verre de blanc au café, accoudé au zinc ! Au ZINC ! Vraiment. Et cette campagne, celle de Clochemerle, celle de Giono, les villages de Ramuz . . . car à distance la Suisse et la France se confondaient dans des décors vaporeux. Je procédais par collage, je découpais dans les paysages d'ici des objets familiers que je situais au hasard dans une fresque imaginaire et chaude. Je remplissais les vides, je bouchais des trous avec une pâte de papier et d'encre.

Je ne connaissais pas plus d'écrivains canadiens-français que de cinéastes indigènes. Pour moi les écrivains étaient tous, par définition, Français. Les idées étaient toutes françaises. Mais les acteurs, les industriels, les millionnaires, les héros, les hommes politi-

ques et les femmes perverses étaient tous Américains. Toute technique était américaine.

Quand je rencontrai le cinéma français il était déjà tard : celui-ci ne serait jamais autre chose qu'un « arrière-plan » devant lequel évoluerait la vie intellectuelle française. La vie littéraire. Ah ils en avaient de la chance les écrivains français ! Moi j'étais seul. Mais eux se connaissaient tous, se fréquentaient en vacances, habitaient le même quartier, publiaient chez les mêmes éditeurs, mangeaient dans les mêmes bistrots. *Bistrots ? !* Je ne pouvais m'offrir, solitaire, que le Modern Tea Room, un restaurant de la Côte tenu par un Grec et dont le menu ambitieux comme un horaire de chemin de fer ne proposait que des désastres gastronomiques. Dans une tasse de porcelaine trop épaisse, sur la table d'arborite, bleu flottaient les taches grasses d'un café noyé de lait. Devant un sandwich western (œufs brouillés et oignons frits), je lisais avec sérieux le récit de la vie de Roquentin. Quelle distance mes aïeux !

Je me suis constitué une France de papier et j'ai parcouru le monde sur celluloïd. Si, comme l'affirme Sartre, « on pense comme on est structuré, on agit comme l'on est organisé », je crois avoir été structuré à la française et organisé à l'américaine. C'est sans doute pourquoi, lors de mon premier voyage en France, à vingt ans, puis à chaque séjour subséquent, j'aurai toujours beaucoup de difficultés à admettre la hiérarchisation et les canaux de communication français. Mais jamais la pensée que ce soit celle de Camus, de Lévi-Strauss ou de Foucault ne me paraîtra *étrangère*. La France est mon lieu privilégié de discussion, de dissertation, de réflexion, d'amitié. Je pense le monde en français.

Par ailleurs les écrivains américains m'apparaîtront toujours comme l'arrière-plan (le background) du cinéma d'Hollywood. D'un côté les écrivains français précèdent le spectacle. De l'autre ils sont à son service. Tous couchés dans la roulotte de Marilyn Monroe.

Et aujourd'hui qu'y a-t-il de changé? Il n'y a plus de Canadiens français. Il existe maintenant des Québécois francophones. Le territoire a rapetissé, mais à seize ans un enfant est désormais conscient de ses origines. Pourtant ses images sont toujours produites à Hollywood, puisque la télévision a pris la relève des cinémas de quartier. Les idées viennent-elles toujours de France?

On en peut juger par les revues peut-être. En 1960 *Liberté* puis *Parti pris* puisaient leur inspiration à Paris. Les « révolutionnaires » citaient Jacques Berque, Albert Memmi, Frantz Fanon. En 1980 *le Temps fou* s'inspire autant sinon plus de la Californie et des auteurs américains que des idées européennes. D'ailleurs Pierre Maheu a été publié, en texte posthume, par *le Temps fou*. Paul Chamberland ne s'y sentirait pas mal à l'aise. La relève s'américanise. Les jeunes Français tout autant.

Nos systèmes symboliques sont aujourd'hui plus américains qu'ils ne l'étaient quand j'avais seize ans. Nos règles matrimoniales, économiques, notre art et notre religion ont des couleurs U.S. Il nous reste un seul système qui nous relie encore exclusivement à la France : la langue. C'est pourquoi ceux qui l'attaquent, dont Léandre Bergeron, travaillent objectivement pour la Gendarmerie Royale du Canada. Mais cela est une autre histoire.

Il semble donc, à l'évidence, que je n'ai rien à dire *sur* la France. Je suis un écrivain québécois de langue française. En traduction mes phrases font du mauvais « américain ». À Paris elles sont d'un étrange français. Mais enfin, préparer la société, par l'écriture ou le cinéma, aux changements nécessaires consiste justement à trouver le mot juste (la métaphore parfois) pour dire en français ce qu'est un Américain. Les livres américains seront toujours traduits de l'américain. Nous pouvons, nous, *écrire l'américain directement en français !*

Cela exige une connaissance étendue de toute la gamme française, des odeurs de Paris et de la Provence, cela demande une perception aiguë de tous les sons américains, ceux des fusées de la Nasa ou des publicités de Madison Avenue, cela requiert d'en savoir toujours autant (et parfois plus) sur les Autres que sur soi. Cause profonde de la grande fatigue culturelle canadienne-française ?

Est-ce que notre rapport au Monde a changé ? Il y a toujours, en haut de la Côte-des-Neiges, une librairie française, et un peu plus bas le cinéma *Van Horne* qui présente des films américains. D'un côté les idées, de l'autre l'action. Je sens profondément que nous en sommes toujours au même point, c'est-à-dire écartelés entre la littérature et le cinéma. À preuve ? Un *écrivain* socialiste est aujourd'hui Président de la France, cependant qu'un *acteur* dirige le gouvernement des États-Unis. J'aurais pu le prédire quand j'avais seize ans. Les clichés ont du bon.